



### Ce que disent les notes



© ONP/Agathe Pouprey.

Alceste.

• **Alceste**,  
de C. W. Gluck. S. Koch,  
Y. Beuron, J.-F. Lapointe,  
F. Ferrari, St de Barbeyrac,  
M.-A. Henry, F. Sempey,  
F. Lis, B. Dazin.  
Chœur et Orchestre des  
Musiciens du Louvre Grenoble,  
dir. Marc Minkowski.  
Mise en scène : Olivier Py.

• **Farinelli : arias de Porpora**,  
airs extraits d'opéras  
de N. Porpora.  
Philippe Jaroussky,  
contre-ténor.  
Avec Cecilia Bartoli,  
mezzo-soprano.  
Venice Baroque Orchestra,  
dir. A. Marcon.  
Un CD Erato Warner Classics.

## ÉPURE TRAGIQUE : ALCESTE À GARNIER

Inspirée de la tragédie d'Euripide, l'*Alceste* de Gluck fut d'abord confiée au librettiste Ranieri de Calzabigi et créée en italien, à Vienne, avant de passer entre les mains du bailli François-Louis du Roulet pour sa version française. Ce faisant, la pièce a connu d'importants changements pour être adaptée au goût français, prôné par la réforme de l'opéra voulue par le musicien : recherche de plus grande vérité dramatique et d'une élocution plus naturelle, simplification de l'intrigue. Celle d'*Alceste* est simple : pour sauver son époux Admète, que les dieux vouent à la mort, à moins que quelque autre ne s'offre pour prendre sa place, Alceste décide d'offrir sa vie. Admète ne peut se satisfaire de cette décision et adjure le ciel de le laisser mourir. Alors qu'*Alceste* s'apprête à franchir la porte des Enfers, surgit Hercule qui, bravant les dieux, dénoue la situation, permettant à Apollon de rendre les époux à la félicité. Cette tragédie de l'amour conjugal connaît ainsi un dénouement quelque peu artificiel. Est-ce la raison pour laquelle Olivier Py fait de l'habile Hercule une sorte de prestidigitateur qui extirpe les deux protagonistes des rets d'une mort assurée ? Sa mise en scène modernisée et objective : elle dissèque l'âme des deux personnages. Et, n'était le parti pris décoratif du noir et blanc, offre la vision d'une succession de brefs tableaux épurés. Elle affiche, dans son esthétisme froid, une tristesse insondable. L'atmosphère reste résolument lugubre, qu'une animation répétitive ne parvient pas à éclaircir. Avant que le spectacle ne commence, le plateau découvre un vaste tableau noir sur lequel une escouade de dessinateurs s'affairent à croquer la façade du Palais Garnier, qu'ils vont vite effacer pour figurer d'autres images censées illustrer l'action. Choristes et personnages sont pareillement vêtus de noir. Les protagonistes eux-mêmes couchent également sur le tableau noir quelques sentences, en forme de points de repère, comme « seule, la musique sauve ». On les prend au mot, car le réel bonheur de ce spectacle ressort plus de sa composante musicale que de sa présentation scénique. À commencer par l'Orchestre des musiciens du Louvre qui projette sur la belle partition de Gluck des tonalités combien habitées et un fini sonore rien moins que somptueux. L'articulation adoptée par Marc Minkowski est un modèle de raffinement. Il est, dès lors, curieux que l'orchestre déserte la fosse en seconde partie, pour gagner le plateau, derrière l'aire de jeu, où on l'entend moins distinctement. La distribution est dominée par un Admète stylé, à la voix glorieuse et à la noble déclamation. L'*Alceste* se place-t-elle dans le sillage de ses illustres prédécesseurs ? Pas si sûr. Car, malgré une élocution admirable et un port convaincant, voulu sans grandiloquence ni maniérisme par Olivier Py, pour traduire l'héroïsme du sacrifice, la caractérisation vocale surprend par son incomplétude.

L'intérêt du récent CD de Philippe Jaroussky ne réside pas seulement dans l'attrait d'une voix sans pareille. Il est peut-être d'abord d'ordre musicologique. Les airs assemblés ont été écrits par un compositeur, Nicola Porpora, le maître de l'école de chant napolitaine, à l'intention d'un interprète, son élève, enfant de Naples lui aussi, et l'un des plus célèbres castrats de l'histoire. Une rencontre des plus singulières entre l'initiateur et le serviteur, dans un rapport fusionnel étonnant. Il est certain que, comme le souligne le chanteur, « Porpora a entièrement façonné le goût musical et la technique du jeune castrat ». Les musiques écrites par le premier pour son illustre élève façonnent une vocalité de l'extrême. Philippe Jaroussky était tout naturellement prédestiné pour les chanter, le développement récent de sa voix et de sa technique d'interprétation lui permettant aujourd'hui d'en embrasser complètement les exigences variées : foisonnement de l'ornementation qui, à travers les plus folles pyrotechnies vocales, traite la voix tel un instrument, longues notes tenues en fin de phrases. Ainsi de l'audacieuse cadence concluant l'*aria* « Alto Giove », tirée de l'opéra *Polifemo*, où la voix se mesure à la trompette. Au fil de ces pages qui embrasent la ligne de chant de téméraires effets dans l'aigu, mais flattent aussi une tessiture plus centrale, le contre-ténor, dont le registre grave s'est étoffé, fait montre d'une impressionnante maîtrise, que ce soit dans les arias de fureur ou les morceaux élégiaques, et d'un vrai sens de la dramatisation des affects. Deux duos avec Cecilia Bartoli parachèvent l'immense bonheur que procure ce disque. L'accompagnement d'Andrea Marcon et de son Venice Baroque Orchestra y est aussi pour beaucoup, juste faire valoir d'une voix d'or. La rencontre artistique unique entre un compositeur et son élève connaît désormais sa traduction moderne avec cet interprète de choix.

Jean-Pierre Robert